



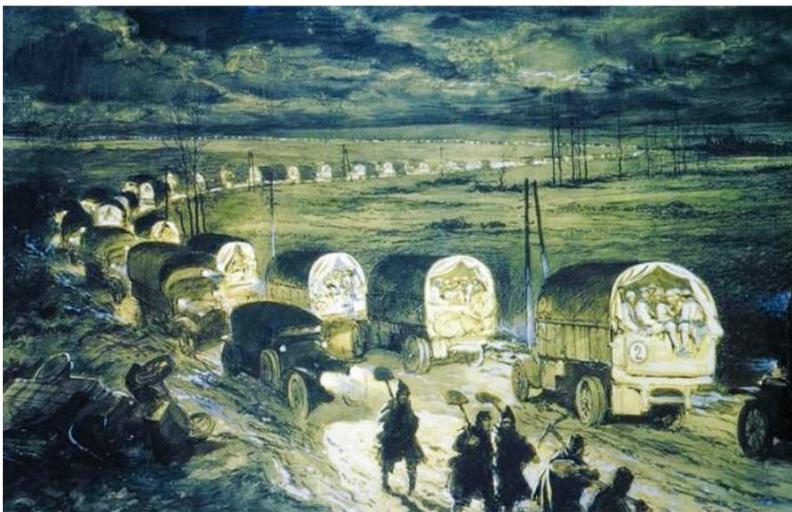
L'année 1916 est le théâtre des deux plus grandes batailles de la Première Guerre mondiale. Verdun 21 février 1916 : la guerre s'est installée dans la durée. Le sort des armes n'a tranché ni pour l'un ni pour l'autre camp. La France tient le coup, mais au prix de pertes humaines considérables. Prenant les devants, l'Allemagne décide de lancer une offensive. Les soldats sont matraqués et broyés durant plusieurs mois par l'artillerie. La montée en ligne est pour le Poilu souvent un voyage à sens unique. Verdun devient synonyme d'enfer. La bataille de la Somme lancée le 1<sup>er</sup> juillet par une offensive franco-britannique va prendre la même signification pour les Anglais. La silhouette du Poilu avec sa tenue bleu horizon et son casque Adrian entre dans l'Histoire.

**Verdun**  
C'est la bataille la plus emblématique, la plus longue et la plus dévastatrice de la guerre; près d'un tiers des soldats français sont passés par ce champ de bataille, pour contrer les offensives allemandes. Verdun se trouve dans une cuvette, ce qui rend l'attaque allemande plus facile. La résistance fut acharnée pendant plusieurs mois de février à décembre 1916 : 373 000 morts pour la France et environ 333 000 soldats de l'Allemagne sont morts. Les poilus ont subi une pluie d'un million d'obus et une pluie de feu (*Trommelfeuer*) causée par l'aviation allemande. 80% des pertes sont causées par l'artillerie; le rôle des hommes y consiste à survivre et mourir dans les pires conditions sur un terrain transformé en enfer, tout cela pour un résultat militaire nul. La ligne de front à l'issue de la guerre est la même.



**Joseph Joffre (1852-1931)**  
Républicain dans l'âme. Nommé chef de l'état major en 1911. Il dirige les opérations de aout 1914 à décembre 1916.

Il s'illustre lors des batailles de la Marne et de la Somme avec sa tactique de « l'offensive à outrance » extrêmement coûteuse en vies humaines. Il est remplacé par le général Nivelle.



**La « voie sacrée », le poumon de l'armée, Georges Scott**  
La « voie sacrée » est la route qui relie Bar-le-Duc à Verdun. Surnommée ainsi après la guerre par l'écrivain Maurice Barrès, elle fut l'artère principale de la bataille de Verdun. Le Capitaine Doumenc, directeur des services automobiles, est l'organisateur de la « voie sacrée » chargée d'acheminer 12000 hommes et 2000 tonnes de matériel par jour, 500000 hommes au total. La noria des troupes, c'est-à-dire le roulement des combattants est mise en place par Pétain, qui commande la première partie de la bataille jusqu'en juin, date à laquelle il est remplacé par Nivelle. Il s'agit d'opposer aux Allemands des troupes toujours fraîches. Quelques jours après le début de la bataille, le problème de l'état de la route soumise à rudes épreuves se pose. Il faudra constamment remblayer sans interrompre le roulement illustré ici par le peintre officiel aux armées, Georges Scott.

## 1916 L'année de Verdun, l'année charnière

**Le couvre casque**  
Le casque Adrian s'avère dès sa mise en service une cible facile pour les Allemands. Son métal bleuté reflète les rayons du soleil. Les soldats le badigeonnent de boue pour le camoufler. C'est pourquoi début 1916, il est décidé de distribuer aux troupes un couvre-casque de tissu. Kaki ou bleu clair, les couvre-casques ne sont utilisés que pendant le premier semestre 1916.



**Le masque M2** est un masque complet qui recouvre le visage en totalité. La surface filtrante est donc étendue sur la totalité du masque. Il est composé de deux pièces de gaze qui sont imprégnées et cousues ensemble. La première partie recouvre le visage en entier alors que la seconde forme une cavité qui englobe le menton et les joues. La vision est assurée par des lunettes intégrées.



**Le fusil Berthier**  
Il date de 1907 où il est utilisé par les tirailleurs sénégalais. En 1915, après avoir été modifié, il est distribué aux troupes françaises pour le remplacer totalement en 1916. Contrairement au fusil Lebel, il est composé d'une monture en bois d'un seul tenant, en noyer tout d'abord, puis en hêtre. Le modèle 1915 peut charger 3 cartouches en même temps puis 5 durant l'année 1916. Utilisant les mêmes cartouches que le Lebel, il est cependant plus rapide à recharger.

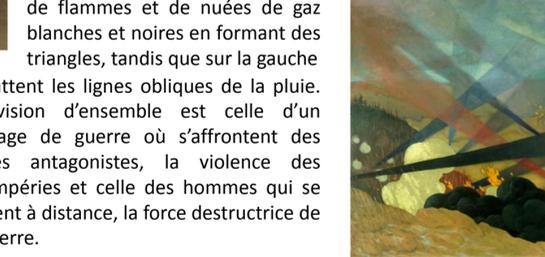
**La Bataille de la Somme**  
Les projets offensifs anglais ont mené leur armée au plus grand désastre anglais : dès le premier jour, 20 000 soldats anglais inexpérimentés périssent. Ces soldats étaient très souvent des volontaires qui ont été envoyés par le commandement, leur ordonnant de marcher au pas, pour ne pas perdre le contrôle des soldats. Finalement, la bataille fut un échec pour les Anglais, puisqu'ils sont repoussés par l'armée allemande. Au total, 420 000 britanniques sont morts, et 437 000 morts du côté allemand.



**Visite des champs de bataille de la Somme**  
Arrivés vers midi à la ville d'Albert nous avons pris la route pour rejoindre les champs de bataille de la Somme. Notre visite a commencé par le mémorial terre-neuvin de Beaumont Hamel qui surplombe un vaste parc de 16 hectares criblé de trous d'obus et parcouru de tranchées antérieures à la 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale, dont l'état de conservation remarquable ne peut qu'émuouvoir le visiteur. Le Mémorial rappelle la tragédie de la division canadienne qui tombe sur le champ de bataille le 1er juillet 1916. Notre parcours s'est poursuivi au mémorial franco-britannique de Thiepval de 45m de hauteur en forme d'arc-de-triomphe, œuvre de l'architecte Sir Edwin Lutyens. Il est très émouvant de voir les 73367 noms de soldats britanniques et sud-africains disparus entre juillet 1915 et mars 1918, sans sépulture connue, dont le nom est gravé sur les impressionnants piliers du mémorial. Enfin notre circuit s'est achevé par la découverte du trou de la mine de la Boisselle, mesurant 100 m de diamètre et 30 m de profondeur. Il est le témoin de la série d'explosions qui se déroulèrent le 1er juillet 1916 à partir de 7h28 précises, marquant le déclenchement de la Bataille de la Somme par les Britanniques.



La première guerre mondiale a beaucoup marqué les artistes, peintres, écrivains, intellectuels. Le suisse **Félix Vallotton** (1865-1925), représente ici un champ de bataille en proie au déluge. La scène est quasiment abstraite. L'espace est structuré de façon géométrique : alors qu'on distingue au premier plan une terre bouleversée, hérissée de troncs d'arbres sectionnés, au centre de la toile, des faisceaux lumineux colorés se croisent au-dessus de flammes et de nuées de gaz blanches et noires en formant des triangles, tandis que sur la gauche s'abattent les lignes obliques de la pluie. La vision d'ensemble est celle d'un paysage de guerre où s'affrontent des forces antagonistes, la violence des intempéries et celle des hommes qui se battent à distance, la force destructrice de la guerre.

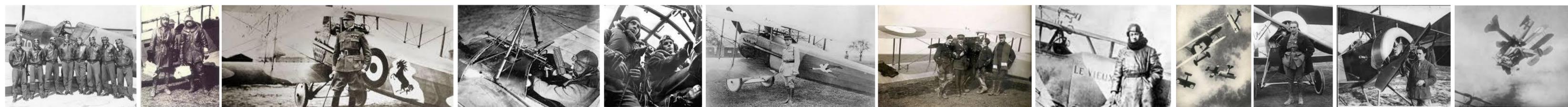


**Les poisons d'avril, Xavier Josso, 1916**  
Xavier Josso (1894-1983) est un soldat artiste dans la Grande Guerre. Durant les cinq années du conflit, le jeune homme connaît l'enfer du front et fixe dans des croquis, dessins et aquarelles, les paysages qu'il traverse, les portraits de camarades ou le quotidien des poilus. Dans ce dessin, Josso décrit avec humour deux des dangers auxquels sont exposés les combattants : le soldat porte un masque à gaz pour se protéger des "poisons d'avril" et les grenades sont des "oeufs de Pâques". Par manque de support, il a exécuté ce crayonné sur une page de roman déchirée. Ce dessin fait partie des innombrables témoignages de poilus sur ce qu'ils ont vécu.

**Les eaux-fortes d'Otto Dix**  
Otto Dix est engagé volontaire dans l'armée allemande. Il a 24 ans et sort des Beaux-Arts. Carnet de croquis à la main, il dessine tout ce qu'il voit et de retour de la guerre, réalise un cycle de 50 eaux-fortes intitulé *Der Krieg* édité en 70 exemplaires. La quasi-totalité a été détruite par les nazis et l'Historial de Péronne en possède un. Antimilitariste, il propose une vision apocalyptique de la guerre, une guerre sans héros et dont il dénonce la sauvagerie destructrice. Dans ses carnets de notes, Ernst Jünger consigne l'évolution des conditions de vie dans les tranchées. Toujours dans *Le boqueteau 125, Chronique des combats de tranchées, 1918.*, la réalité du front a rapidement mis en échec l'organisation des premiers mois de la guerre où les Allemands s'enterraient « à dix mètres de profondeur » et aménageaient des « couloirs longs et confortables comme un roman de Dickens »...

„En première ligne, le 1/7 Nos tranchées sont en fort mauvais état, souvent comblées par l'effet des pluies, et larges et peu profondes. En plusieurs endroits on a tenté d'en arrêter le nivellement complet en les étançonnant à l'aide de poteaux de mines. Elles appartiennent à l'ancien système de tranchées qui a fait l'enjeu des combats de la Somme et que nous avons évacué après avoir détruit tous les abris; nous l'avons ensuite reconquis au cours de la grande offensive de mars. [...] Je ne puis pas davantage faire l'éloge de nos abris; ce sont des abris dits Siegfried, c'est-à-dire des trous creusés en demi-cercle, poussés horizontalement dans les parois des tranchées sur une largeur de trois mètres et protégés par deux mètres de terre au maximum; le soutènement consiste en cadres de tôle cintrée de peu de résistance qui suffisent à peine à supporter le poids de la terre et entre lesquels deux hommes trouvent la place de s'étendre. (...) La sécurité a donc diminué considérablement depuis le temps où nous nous enterrions à dix mètres et plus de profondeur.»  
Ernst Jünger, *le boqueteau 125, Chronique des combats de tranchées, 1918.*





### Bombardement de nuit par un avion de type Bréguet-Michelin

L'avion biplan est représenté en gros plan, de trois quarts, ce qui permet au peintre de montrer les détails de l'appareil, l'hélice avant surmontée d'une mascotte, l'hélice arrière, les ailes, les roues, la carlingue décorée de l'insigne d'une escadrille, le triple projecteur avant. On voit bien aussi le pilote installé à l'avant et l'aviateur qui un pied posé sur l'aile de l'appareil et une carte à la main regarde vers le bas la bombe qui vient d'être larguée. Le paysage urbain tacheté de points de lumière s'étale à l'infini; on y distingue des cheminées d'usines, la cible du bombardier. Ces modèles d'avion dont l'initiative revient aux frères Michelin en 1911 sont équipés de moteur Renault et peuvent porter des charges de plus en plus lourdes, 340 000 bombes au total fabriquées aussi par Michelin.



**François Flameng** (1856- 1923) est peintre, graveur, illustrateur et dessinateur renommé. Il apparaît comme une figure dominante des missions militaires, tant par sa position de peintre officiel reconnu que par le traitement de faveur dont il bénéficie sur le front – automobile et chauffeur à disposition. Il multiplie les dessins représentant les Poilus dans les tranchées mais aussi ce qui incarne la guerre moderne, comme les bombardiers et leurs missions nocturnes. Ses dessins sont reproduits en couleurs et en pleine page dans *L'illustration* dès 1915. Ses tableaux sont retravaillés en atelier à partir des notes prises sur le terrain, et composés avec un soin extrême. Ces deux tableaux de 1918 appartiennent à la même série et utilisent la gouache et l'aquarelle pour obtenir un bleu lumineux, profond et nuancé qui occupe en grande partie la surface de la toile. Dans *Vol de nuit sur avions « Voisin » de bombardement*, trois avions de type biplan sont en train d'atterrir. Le premier, au premier plan est au sol, les feux encore allumés et son pilote est dans le cockpit. Cinq militaires en uniformes discutent au devant. Les deux autres sont encore dans le ciel. Leurs lumières se confondent avec les étoiles.



L'année 1916 marque un tournant, le passage de la guerre classique à la guerre moderne, avec notamment l'utilisation de l'aviation comme une arme. C'est en effet pendant la Première Guerre mondiale que les premiers avions ennemis se sont croisés dans le ciel. Un pilote a eu l'idée de tirer sur son adversaire à coups de carabine. Quand éclate la guerre, l'aviation militaire n'est qu'à ses débuts, mais son rôle ne va cesser de croître durant le conflit. L'aviation s'avère redoutable. Elle peut être utilisée pour la reconnaissance, les bombardements, le transport et le combat aérien. Les avions sont équipés de mitrailleuses et de radio, permettant les communications de renseignement avec le sol. Le premier avion abattu est un avion allemand.

## 1916 - 1918 Les débuts de l'aviation militaire

Les aviateurs sont des officiers. Or en ce qui les concerne, une ordonnance de décembre 1914 détaille **une tenue officier** réglementaire. Cependant, l'armée ferme les yeux sur les variantes. En effet les officiers s'habillent à leurs frais et ont la possibilité de faire faire leur uniforme sur mesure par des tailleurs civils. Cette confection est souvent réalisée avec du tissu de meilleure qualité que celui utilisé pour la troupe et adaptée plus ou moins "aux goûts" de l'officier. Cette production non contrôlée multiplie donc les modèles en service.



Le **casque d'aviateur** de marque Rood dont le fabricant se trouve à Paris, est le casque le plus utilisé par les pilotes aéronautiques du début de guerre. Il est assez massif et monte haut sur le crane ce qui lui permet d'offrir une bonne protection. Il est confectionné en cuir et son intérieur est matelassé.

Ce **manteau de fourrure** n'est pas réglementaire. Mais il est souvent porté durant les mois d'hiver par les aviateurs qui craignent le froid dans les airs.

Les officiers portent des **guêtres en cuir ou des bottes**.

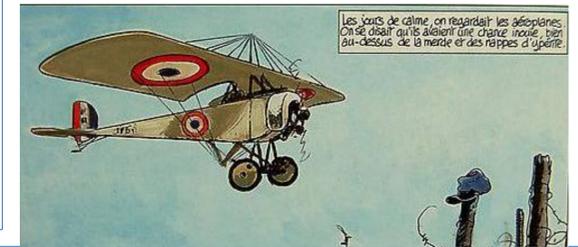
Affiche réalisée par les élèves de l'atelier d'histoire, 1<sup>er</sup> PCL et 1<sup>er</sup> S3, Lycée Gallié, Gennevilliers, 2014  
J. Ulrich et L. Vouzeloud, professeurs d'histoire

### L'essor de l'aviation militaire

L'aviation militaire est embryonnaire quand éclate la guerre; les premières écoles d'aviation datent de 1909. Mais elle va connaître à travers une série de « premières » un essor fulgurant, premier combat aérien en octobre 1914 près de Reims, premiers avions bombardiers, premiers raids et premières sorties nocturnes. Le sujet va être exploré par les photographes qui immortalisent les premiers vols, les premiers pilotes et les premiers engins. Les dessinateurs et les peintres y trouvent aussi un thème d'inspiration.



**Lens bombardé, Otto Dix**  
Les bombardements aériens naissent visent des usines, des routes, des chemins fers mais aussi des objectifs civils. Lens se trouve en territoire occupé par les Allemands. Ici, un avion français ou britannique bombarde la ville suscitant l'effroi de la population, l'épouvante des femmes au premier plan, les corps mutilés derrière, les personnes courant en arrière-plan. Les Allemands présents dans le Nord de la France comme Otto Dix ont été surpris de voir les Français détruire leur territoire.



Dans le roman 'Land, on trouve des fils de fer barbelés, places, la peur prévenir les attaques surprises, les morts des enfants, la vieille des blessés, qui adossent et des débris de toutes sortes, ainsi que des trépas d'abus que la pluie a remplis d'eau.

### Tardi, les artistes et la Grande Guerre

De nombreux artistes, peintres, écrivains, dessinateurs se sont élevés pour lutter contre l'horreur de la grande guerre, comme l'a fait Jacques Tardi à partir de 1969.

S'inspirant des témoignages familiaux puis de ceux innombrables des Poilus, il place son récit dans les tranchées et tourne en dérision la guerre présentée comme absurde. Antimilitariste, il cherche par l'atrocité des scènes qu'il dessine à faire naître un sentiment de répulsion chez le lecteur à l'encontre de la violence de la guerre. Il associe l'industrialisation de la mort à une allégorisation de la guerre, le marmitage, les gaz, le feu de l'artillerie... Ces deux bulles montrent à travers l'usage de l'aviation l'évolution de la guerre entre 1914 et la fin des combats.



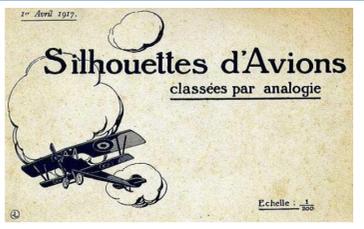
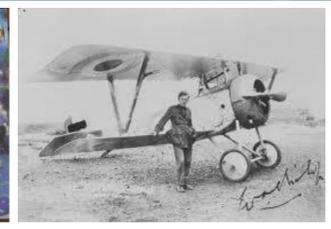
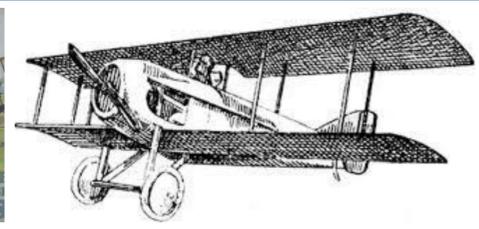
### Historial de Péronne

Situé dans la Somme, l'Historial de la Grande Guerre a ouvert ses portes pour la première fois en 1992. Il joue depuis sa création, un rôle important dans l'historiographie européenne du premier conflit mondial. Nous pouvons retrouver des témoignages étonnants des poilus, des objets de l'artisanat de tranchées, des uniformes ainsi que des tableaux qui se réfèrent à ce conflit. La muséographie est impressionnante; en effet le mode de présentation, met en parallèle chaque thème afin de traiter les productions des trois principaux belligérants et celles de leurs alliés. Ce comparatisme constitue la grande originalité du musée. En plus d'être un centre de documentation, l'Historial de Péronne est également un centre international de recherche qui a pour but de promouvoir la recherche scientifique sur la Première Guerre mondiale.

En haut, des objets et des armes, dont des bombes de la guerre sont exposées au public dans la dernière salle. A gauche, une combinaison d'aviateur, une maquette d'un avion type biplan et une hélice en bois.



« 4/06/1918. Un avion anglais sur la plage de Mardyck (Dunkerque, Pas-de-Calais) ». Il s'agit d'une archive photographique de la Casa de la Imagen, centre culturel espagnol, tiré d'une collection de photographies de la Première Guerre mondiale réalisées par un officier français sur les fronts de la Somme, d'Ypres, d'Arras et des Flandres. Les photographies deviennent des sources d'information; utilisées par les magazines illustrés, comme *L'illustration* qui vend à plus de 300 000 exemplaires en 1915; elles offrent une approche inédite de la guerre. Les progrès de la technique photographique permettent des prises de vue sur le vif. Les soldats équipés du petit Kodak « Vest Pocket » font parvenir à l'arrière des films en celluloid qui informent les familles de la vie de leurs proches au front. Proche de la vision humaine et éloignée de l'imagerie lyrique de la presse de l'époque, la photographie offre un contraste, se fait porteuse de vérité et contribue à changer la représentation de la guerre.





L'année 1917 symbolise l'enlisement dans les tranchées d'une guerre qui se voulait une campagne courte. Après 3 années de combats, l'armée est exsangue et épuisée. La France est toujours envahie et les destructions se poursuivent. Jamais un conflit n'avait mobilisé et tué autant d'hommes. De nouvelles classes toujours plus jeunes sont relevées pour remplacer les morts dans les tranchées. Le Poilu, coupé des siens s'occupe comme il le peut, tente de survivre; la correspondance avec l'arrière, la rédaction de journaux de tranchées, la fabrication d'objets artisanaux ... sont autant de manière de se divertir, de tromper l'attente et la peur de mourir.



Le 114<sup>ème</sup> régiment d'infanterie pose en juin 1917 à Paris avec son drapeau

**Les témoignages des soldats**

Durant la grande guerre les poilus avaient le besoin de se divertir. La correspondance a permis cette échappée tout en donnant des nouvelles aux proches. Les lettres de poilus font aujourd'hui l'objet de recueils. Mais si les poilus pouvaient s'épancher par ce biais, ils censuraient leurs propos quant à la réalité de leur vie quotidienne.

Les journaux de tranchées leur ont permis de transcender cette réalité, de se l'approprier par la dérision et l'humour, tout en se divertissant. Les poilus cherchaient en effet à lutter contre l'ennui au front, l'absence de nouvelles, la démolisation et parfois le désespoir. Nous avons appris à la BDIC que le haut-commandement avait autorisé leur parution car ils remontaient le moral des troupes, même si cela passait parfois par la moquerie des grands généraux. Les journaux les plus modestes étaient écrits à la main pour une centaine de copies ou dactylographiés puis copiés avec de la pâte de gélatine pour un millier d'exemplaires. Les journaux les mieux lotis étaient composés au plomb et imprimés à l'arrière et pouvaient atteindre plus de 10000 exemplaires. Le trait commun est l'humour et la caricature, et l'utilisation d'un langage fleuri dont les expressions sont parfois empruntées de l'arabe des soldats des colonies, un « argot des tranchées ».

**L'argot des poilus**

Tenter de cerner, à un siècle de distance, ce que fut l'expérience des combattants durant la Grande Guerre passe aussi par une exploration du langage de l'époque, d'un langage que les poilus se sont constitué. Les millions de poilus, issus de milieux sociaux très divers, ont inventé des mots ou expressions pour nommer, avec leur expérience et leur regard, ce qu'ils vivaient au quotidien. Ces termes et expressions se retrouvent en particulier dans les journaux de tranchées. De la nourriture aux habits en passant par les armes ou les supérieurs hiérarchiques, révisiez l'argot des poilus. Ces mots peuvent se retrouver dans différentes catégories. Ainsi, cet argot ce retrouve dans la vie quotidienne des soldats avec par exemple la *barbaque* signifiant la viande ou encore les *grolles* désignant les chaussures. Il se retrouve également dans l'armement avec le *barda* qui renvoie à l'équipement des soldats mais aussi dans l'appellation des soldats comme les artilleurs qualifiés d'*artiflots* par les fantassins.

**La vie dans les tranchées**

Sur un front presque figé de près de 4 ans se développe un mode de vie tout à fait particulier. Les soldats ont une existence morne et dangereuse. Ils vivent dans des gorbis ou cagnas qui leurs servent à se réfugier et qui sont creusés à la hâte. Les armes militaires sont de plus en plus sophistiqués et mortelles. Les ressources alimentaires sont très faibles, il n'est pas rare que des soldats jeûnent pendant quelques jours, et quand le ravitaillement arrive il est parfois souillé par la boue. La mauvaise qualité de la viande lui vaut le surnom de viande de « singe » ou *singe*. Le *kawa* réchauffe un peu.

**1917  
Quotidien et lassitude des soldats dans les tranchées**

**Le casque Adrian Zeme type :**

Au cours de l'année 1916, une peinture est officiellement choisie pour dissimuler la visibilité des casques Adrian. Les casques en cours de fabrication subissent quant à eux une transformation. Cuits plus longtemps, ils prennent une teinte gris fer au lieu de gris-bleu. Cela les rend plus mats et donc moins luisants au soleil.

**Le poignard de tranchée**

Avec la guerre des tranchées, les corps à corps sont de plus en plus fréquents. Les soldats se servent de leur poignard, plus maniable et moins encombrant que la baïonnette. Bien qu'il existe un modèle de poignard réglementaire, l'armée autorise l'utilisation de couteaux "civils", tel que le poignard "Vengeur" qui est largement utilisé.



Ainsi que la confection artisanale de poignards souvent réalisés avec des baïonnettes "Rosalie" coupées et aiguisées.



Affiche réalisée par les élèves de l'atelier d'histoire, 1<sup>ère</sup> PCL et 1<sup>ère</sup> S3, Lycée Galliéni, Gennevilliers, 2014  
J. Ulrich et L. Vouzeloud, professeurs d'histoire

**Le masque à gaz ARS (Appareil Respiratoire Spécial)**

On ne cesse de perfectionner les protections contre les gaz. Les tampons puis les cagoules sous lesquelles les soldats étouffent sont progressivement remplacés par des masques à gaz couvrant le visage et doté d'une cartouche filtrante contenant notamment du charbon actif.



En effet 1917, un nouveau gaz est employé par les Allemands, toujours aux alentours d'Ypres qui lui donne son nom, l'Ypérite. Ce gaz ne se détecte qu'à sa légère odeur de moutarde. Il est moins volatil, imprègne les vêtements, et n'est pas éliminé par l'eau. Toutes ces caractéristiques le rendent beaucoup plus dangereux. « Le gaz moutarde » attaque la peau, les muqueuses, notamment des poumons. Les parades sont plus difficiles à trouver.

Des récits français et allemands décrivent le sort des soldats pris par une nappe de gaz. « Ces premières minutes avec le masque à gaz décident de la vie ou de la mort, le tout est de savoir s'il est imperméable. J'évoque les terribles images de l'hôpital, les gazés qui crachent par morceaux leurs poumons brûlés. Avec précaution, je respire la bouche pressée contre le tampon » Erich-Maria Remarque, *À l'ouest, rien de nouveau*  
La diffusion de l'alerte utilise toute une gamme d'instruments sonores, comme le klaxon, la cloche ou le gong pour avertir du danger. Si cette arme tue relativement peu, elle met un nombre considérable de soldats hors combat. Elle blesse, mutilé et brise le moral. Les soldats en conservent des séquelles physiques (poumons brûlés, visage rongé) et psychologiques le reste de leur vie. Le traumatisme causé par cette arme a été si profond que son utilisation est interdite en 1925 par le protocole de Genève qui codifie les « règles » de la guerre. Pendant la seconde guerre mondiale, ils ne seront pas utilisés sur les champs de bataille d'Europe occidentale.

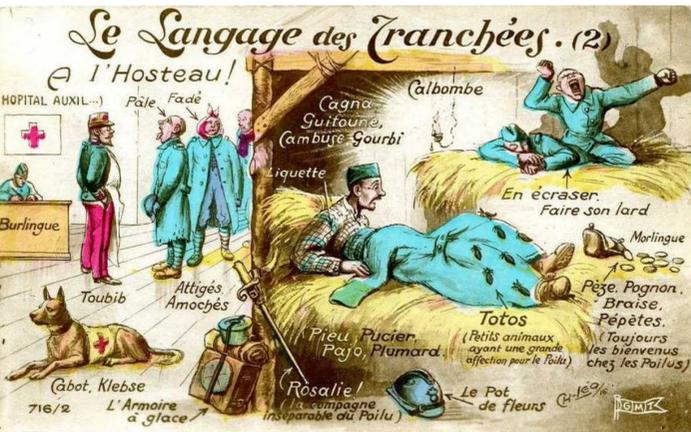
**La BDIC**

L'origine de la BDIC, Bibliothèque de documentation internationale contemporaine remonte à 1914 quand Louise et Henri Leblanc, un couple d'industriels parisiens décident de collecter tous les documents possibles sur le début du conflit. De nos jours, c'est la seule institution en France à collecter, conserver et communiquer des documents sur toute l'histoire contemporaine européenne. On y trouve des écrits mais aussi des documents iconographiques, sur la Première et Seconde Guerre Mondiale, sur l'histoire des relations internationales à partir du 20<sup>e</sup> siècle... Aldo Battaglia, historien de la première guerre mondiale nous y a expliqué l'origine des journaux de tranchées. Nous avons pu voir et toucher plusieurs exemplaires.



**La Baïonnette**, n°126 du 29 novembre 1917

Les journaux de tranchées sont le reflet d'une culture combattante. Cet hebdomadaire satirique français a été créé en 1915. Le titre est à l'image des premiers dessins entièrement à charge contre l'ennemi. Il traite néanmoins avec humour et justesse de la vie des soldats, brochant sur le ton de la satire certains sujets, sans excès et a donc très peu subi la censure.



**La « Rosalie »**

La Rosalie est la baïonnette du soldat français, c'est une pique cruciforme et pointue conçue pour causer le plus de dommages possibles. Mais peu maniable, encombrante dans les tranchées, elle est peu utilisée. L'expression « Rosalie » est popularisée dans une chanson de novembre 1914 qui présente la baïonnette comme la compagne du soldat esseulé au front. Elle accompagne les soldats à tous les instants de jour comme de nuit. Elle sert aussi bien aux tâches domestiques (ouvrir les boîtes, déboucher une bouteille, enfoncer des clous, confectionner une passoire etc.) qu'aux combats car sa fonction première reste de « zigouiller les boches ». En langage poilu, d'autres expressions désignent la baïonnette. On parle de *vide boche*, d'*aiguille à tricoter*, d'*dépingle à chapeau*, de *cure-dent*, de *tournebroche* et enfin de *fourchette* terme utilisé plus fréquemment. Ce terme s'est popularisé essentiellement à l'arrière et reste peu usité des poilus.





En novembre 1918, l'infanterie se déplace en camion, encadrée de sections de mitrailleuses, de chars, survolée par les avions qui harcèlent l'ennemi, une armée industrielle s'est mise sur pied. Elle n'a plus rien à voir avec celle de 1914.. Sous la pression d'un terrible défi et à l'épreuve du feu, l'école du front a forcé l'armée française à devenir la plus moderne du monde et victorieuse en 1918. Après plusieurs années de guerre de position et d'attaques à outrances les pays alliés eurent l'idée d'utiliser des blindés pour franchir les tranchées ennemis et faire face à leurs artilleries.

**Les chars Renault FT dans la Grande Guerre**

Le 15 septembre 1916, les Britanniques utilisent pour la première fois des chars d'assaut lors de l'offensive de la Somme. Les Marks 1 sont très lourds et très lents. En France les chars Schneider et Saint-Chamond reprennent ce modèle mais le pensent différemment. Le char doit être plus léger, plus rapide et disponible en quantité pour accompagner les mouvements de troupe de l'infanterie.

Renault propose en juillet 1917, le prototype du FT. Il pèse 7 tonnes contre 28 pour le Mark 1; il est donc plus léger, plus maniable. C'est le premier char moderne de l'histoire. Les usines Renault en produisent 10 en 1917 et 1750 en 1918, 3000 en tout en collaboration avec d'autres fabricants. Les Allemands n'ont pas vu l'avantage de cette arme et n'ont pas non plus les moyens de la produire. Ils sont utilisés dès l'été 1918 et obtiennent des succès. L'utilisation

Repensée de ces chars d'assaut apparaît comme un facteur important de la victoire. C'est un objet compact, qui semble paré pour le combat. Il est le symbole d'une guerre où les victoires ont dépendu de la mobilisation de l'industrie, de la capacité à innover et financer de nouvelles armes modernes. Le char d'assaut Renault FT a permis aux soldats de sortir des tranchées où ils étaient enlisés. La contre-offensive qui débute à l'été 1918 permet aux FT d'exprimer leur potentiel. La guerre évolue alors vers une guerre de mouvement plus rapide, une guerre plus technique, où les mécaniciens sont chargés d'assurer le bon fonctionnement des véhicules, une guerre de coordination des différents corps d'armées. Les chars permettent d'accompagner l'infanterie dans des attaques surprises rapides et décisives.



Ce modèle de char Renault FT 17 est exposé dans la cour du Musée de l'Armée aux Invalides.

Mark I « male » L'un des premiers modèles anglais employé lors de la bataille de la Somme en 1916, ici près de Thiepval, le 25 septembre 1916. L'utilisation de cette machine par les alliés fut catastrophique. La moitié des effectifs employés. Fut perdue.



**1917 - 1918  
La participation déterminante des chars à la victoire**

**Le casque Adrian de tankiste**

Il est imposé pour la première fois aux tankistes à partir de la bataille du Chemin des Dames. On constate que le casque n'est pas du tout approprié pour l'espace confiné et la configuration d'un char d'assaut. Le général Jean-Baptiste Estienne, commandant en chef de l'artillerie spéciale (les chars d'assaut), étudie les rapports des officiers tankistes et apporte rapidement une amélioration. La visière avant du casque, trop longue, ne permet pas au soldat de s'approcher suffisamment des meurtrières, elle est donc découpée sur l'avant du casque et repliée afin de ne pas être tranchante. Il a néanmoins été jugé inconfortable et utilisé simplement comme ustensile de cuisine ou comme récipient à munitions.



Affiche réalisée par les élèves de l'atelier d'histoire, 1<sup>ère</sup> PCL et 1<sup>ère</sup> S3, Lycée Gallié, Gennevilliers, 2014 J. Ulrich et L. Vouzeloud, professeurs d'histoire

**La veste en cuir**

De nombreux modèles existent, la plupart à double boutonnage. Elles sont aussi portées par les chauffeurs du service automobile, des sapeurs des unités de lance-flamme.

**Le pistolet semi-automatique «Ruby »**

Livré en 1915, ce pistolet n'est cependant pas très fiable car il peut vite s'enrayer et possède une puissance de tir trop peu importante.

**Poignard Vengeur**

utilisé par la majorité des soldats il est efficace et a fait ses preuves pendant la guerre au corps à corps.

**Bataille du Chemin des Dames**

La bataille du Chemin des Dames, ou « offensive Nivelles », commence le 16 avril 1917 à 6 heures du matin par la tentative française de rupture du front allemand entre Soissons et Reims vers Laon, sous les ordres du général Nivelles qui harangue ses troupes : « L'heure est venue, confiance, courage et vive la France ! ». Nivelles, artilleur de formation, compte beaucoup sur

l'artillerie pour écraser les défenses allemandes. Mais les chars sont lourds, lents et peu maniables Ils doivent évoluer à l'est et à l'ouest du Chemin des Dames, là où les pentes sont praticables, en support à l'infanterie. Les 194 chars mobilisés sont éparpillés entre les différentes unités. Pour monter en ligne, les « batteries » se déplacent en colonne. Pour combattre, elles se mettent en ligne. Le char de commandement a alors deux de ses tanks à sa gauche et le dernier à sa droite. Pour communiquer, le commandant d'unité dispose de fanions, qu'il agite pour indiquer ses ordres. Il dispose aussi de pigeons voyageurs dont les cages sont emportées dans l'habitacle. Mais cette première intervention est un échec cuisant : sur 128 chars engagés, 57 sont détruits, 64 sont tombés en panne ou sont enlisés. Ils sont lourds, lents (4 km/h) et restent souvent prisonniers d'un terrain marécageux. Ce sont donc des cibles faciles pour l'artillerie, d'autant plus que le réservoir d'essence placé sur le côté n'est pas protégé.

La Bataille du Chemin des Dames qui devait durer 48 heures dure finalement des semaines. Le 24 octobre 1917: une offensive, préparée par le général Pétain remplaçant du général Nivelles depuis le 15 mai, est lancée sur le fort de Malmaison qui contrôle l'accès sur la crête du Chemin des Dames. Les chars sont de nouveau utilisés mais, cette fois, ils sont plus légers, plus rapides et attaquent frontalement en protégeant les fantassins. La victoire française est nette : les Allemands comptent 8 000 tués, 30 000 blessés et 11 500 prisonniers. Cette victoire ne peut faire oublier le dramatique échec de la bataille du Chemin des Dames mais il consacre une nouvelle stratégie reposant sur l'utilisation massive de matériels modernes (artillerie, chars) concentrés sur un point précis du front.

**Retour à la guerre de mouvement, l'utilisation déterminante des chars**

Fin 1917, début 1918 les chars légers arrivèrent sur le champ de bataille. On les associe à l'ancienne cavalerie pour leurs qualités : leur rapidité et leur puissance de frappe, permettant une rupture sur le champ de bataille. C'est pourquoi à la fin de la guerre les chars et l'avion sont utilisés conjointement et massivement. Ce qui permet une percée dans la guerre, grâce à cette armée plus mobile et plus puissante. Plusieurs fronts équivalents à quatre fois Verdun s'ouvrent durant l'année 1918. Ils sont spectateurs de la victoire de l'Entente.



Quand au bout d'huit jours, le repos terminé,  
On va reprendre les tranchées,  
Notre place est si utile  
Que sans nous on prend la pile,  
Mais c'est bien fini, on en a assez,  
Personne ne veut plus marcher,  
Et le cœur bien gros, comme dans un sanglot  
On dit adieu aux civils.  
Même sans tambour, même sans trompette,  
On s'en va là haut en baissant la tête ...

Refrain :  
Adieu la vie, adieu l'amour,  
Adieu toutes les fermes  
C'est bien fini, c'est pour toujours,  
De cette guerre infernale.  
C'est à Craonne, sur le plateau,  
Qu'on doit laisser sa vie,  
Car nous sommes tous condamnés,  
C'est nous les sacrifiés !

Huit jours de tranchées, huit jours de souffrance,  
Pourtant on a l'espérance  
Que ce soir viendra la trêve  
Que nous attendons sans trêve.  
Soudain, dans la nuit et dans le silence,  
On voit quelque un qui s'avance,  
C'est un officier de chasseurs à pied,  
Qui vient pour nous remplacer.  
Doucement dans l'ombre, sous la pluie qui tombe,  
Les petits chasseurs vont chercher leurs tombes ... (au refrain)

C'est malheureux d'voir sur les grands boulevards  
Tous ces gros qui font leur force,  
Si pour eux la vie est rose,  
Pour nous c'est pas la même chose.  
Au lieu de s'attacher, tous ces embusqués,  
Feraient mieux d'monter aux tranchées  
Pour défendre leurs biens, car nous n'avons rien,  
Nous autres, les pauvres perdants.  
Tous les camarades sont enterrés là,  
Pour défendre les biens de ces messieurs-là. (au refrain)

Ceux qu'ont l'pognon, ceux-là r'viendront,  
Car c'est pour eux qu'on crève.  
Mais c'est fini, car les trouffions  
Vont tous se mettre en grève.  
Ce s'ra votre tour, messieurs les gros,  
De monter sur l'plateau.  
Car si vous voulez faire la guerre,  
Payez-la de votre peau !



Le Mémorial du Chemin des Dames réalisé par Haïm Kern pour l'Etat français a été inauguré en 1998 par Lionel Jospin. A cette occasion les mutineries à la suite de l'échec terrible de la Bataille du Chemin des Dames sont évoquées. Notre guide sur les traces de ces soldats de tous horizons qui se sont retrouvés le 16 avril 1917 à partir à l'assaut d'une position depuis longtemps acquise et bien gardée par les Allemands était passionnant.



Une colonne de chars Renault FT 17 camouflés, montant en première ligne. La photographie montre les chars Renault FT à l'arrêt sur un chemin de terre bordé d'arbres. Chacun porte le symbole de la compagnie à laquelle il appartient, trèfle, carreau... Des branchages au premier plan sont destinés ou ont servi à camoufler les chars, peints de tâches brunes, parfois par des artistes peintres. Deux mécaniciens s'affairent parmi les machines.

La chanson de Craonne est une chanson populaire anonyme est très chantée par les Poilus entre 1915 et 1917. Elle est interdite par le commandement militaire en raison de ses paroles antimilitaristes, défaitistes et subversives, c'est-à-dire incitant à la mutinerie.



**Le centenaire**

La Mission du centenaire de la Première Guerre mondiale a été constituée en 2012 par seize membres fondateurs, dont le Musée de l'Armée et le ministère de l'éducation nationale. Les objectifs de la mission du centenaire sont d'organiser les temps forts de la commémoration du centenaire de la première guerre mondiale, d'accompagner les diverses initiatives mises en place dans ce cadre et d'informer le grand public, de diffuser des connaissances sur la Grande Guerre. Le site centenaire.org recense des archives parfois inédites sur le conflit.

Cette photographie a été prise par un officier. Elle est conservée au centre culturel La Casa de Imagen. Un char Saint-Chamond immobilisé dans la boue d'un trou en octobre 1917. Il est camouflé et porte une fausse tourelle en bois au-dessus du capot des ventilateurs. L'As de batterie, as de pique est caché par un des soldats sur la photographie.

